

Le cabinet des crânes ou Souvenirs universitaires

Suzanne Robert

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

Universitaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1985). Le cabinet des crânes ou Souvenirs universitaires. *Liberté*, 27(2), 75–82.

SUZANNE ROBERT

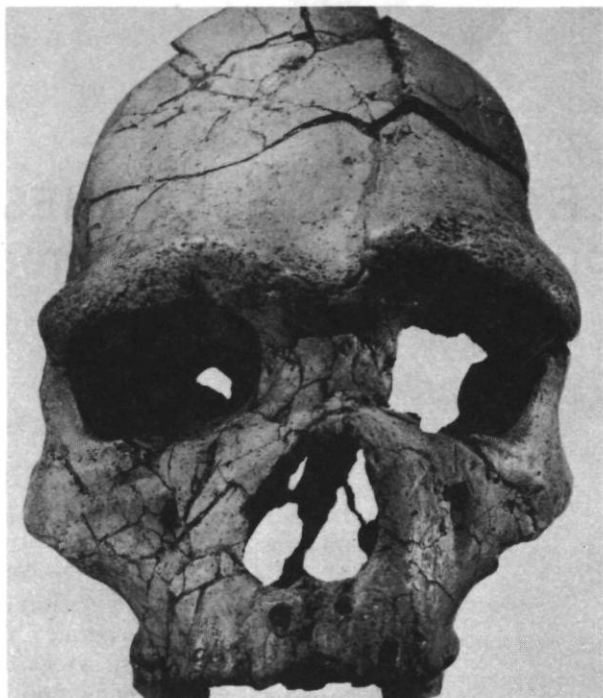
LE CABINET DES CRÂNES ou Souvenirs universitaires

L'homme est un miracle sans intérêt.

Jean Rostand

La plupart des auteurs du présent numéro travaillent dans un établissement universitaire à titre de professeurs dans le domaine littéraire, et leur sort se joue en accord avec celui que l'on réserve, de nos jours, à l'enseignement et à la littérature. Mais qu'en est-il de l'université pour quiconque n'y exerce pas de professorat ou n'a jamais posé le regard sur une thèse de lettres? Qu'est-elle devenue pour ces cohortes d'étudiants et d'étudiantes qui, après l'obtention d'un diplôme, l'ont définitivement quittée? A la parole ici donnée aux universitaires de carrière, ne doit-on pas joindre celle des ex-étudiants formés dans ces établissements qu'ils ont délaissés pour d'autres cieux? Aux opinions émises par des gens de lettres, ne faut-il pas ajouter les témoignages de gens de sciences?

L'université: ce souvenir, cette époque, cette tranche de vie. Parfois je me demande de quelle manière elle survit maintenant dans la mémoire de ceux-là qui, comme moi il y a plus de dix ans déjà, y étudiaient une science peu populaire où les difficiles équations de la vie empruntent le chemin des statistiques, des datations, de la méiose, de l'ossature et du sang? Là, nul sentiment d'ennui devant la thèse ardue, exigeante, et nulle suprématie de l'autodidacte



sur le disciple soumis aux cours magistraux. Comment jouir en effet, seul et sans maître, du «gai savoir» qui sourd sous l'énoncé de Hardy-Weinberg, le coefficient de Bernstein, les hypothèses biométriques, les déploiements erratiques de la dérive génique, la lente disparition du prognathisme des ancêtres ou les variations des indices céphaliques?

C'était une petite salle fermée, aux murs safran flanqués de hautes armoires vitrées. Sans fenêtre. Attenante au laboratoire d'anthropométrie. Au troisième étage du pavillon. Elle donnait sur le long couloir des bureaux de maîtres. Parmi tous les géographes du couloir parallèle et les criminologues, historiens, sociologues, démographes, gens de lettres et autres habitants des étages supérieurs, aucun ne connaissait l'existence du cabinet des crânes. Nous

étions, modestement et secrètement, seuls gardiens du laboratoire de l'Evolution, ce sanctuaire de l'humanité...

Le temps a passé où Buffon et Montesquieu, Rousseau et Condorcet, Kant et Voltaire, les encyclopédistes et les philosophes du siècle des Lumières échafaudaient, sans recherches préalables sur le terrain, leurs modèles théoriques de la «nature humaine». Passés aussi les grandes découvertes anthropologiques du XIX^e siècle, les fièvres et les débats soulevés, les étonnements fébriles et attendrissants de l'Homme devant ses origines. Lamarck ne se penche plus sur ses invertébrés, ne répond plus aux attaques de Cuvier contre sa théorie de l'hérédité des caractères acquis; Boucher de Perthes en a fini de fouiller avec passion les alluvions d'Abbeville; le *Beagle* ne vogue plus entre Valparaiso et les Galapagos avec, à son bord, un jeune naturaliste épris de connaissances; les plants de pois du moine Gregori Mendel se sont depuis longtemps desséchés. Tout ce qui fut aventures fondatrices, sondes jetées dans l'inconnu, observations premières et intuitions fondamentales, tout l'éventail des tentatives d'explications hypothético-déductives de l'ascendance et de l'avènement de l'Homme se fait désormais «savoir transmissible». Les anthropologues du XX^e siècle font leur apprentissage nécessaire à l'université; il y a trop à apprendre, il y a trop à savoir.

Quelques cartes géographiques surplombaient des colonnes de classeurs (gris sombre? verdâtres?) le long du mur est. Masquant le mur nord, de grandes ardoises vertes montées sur roues et des tables basses où s'entassaient des listes de données informatisées. A l'angle opposé, suspendu à une tringle métallique, un squelette complet — d'humain ou de chimpanzé, je ne sais plus, j'ai oublié. Au centre, une immense table — de chêne, il me semble, ou du moins d'un bois blond — et des chaises inconfortables, lourdes comme celle des parloirs de pensionnats. L'éclairage cru des néons. Et devant la table centrale, appuyées contre le mur sud, nous faisant face et reflétant nos

visages charnus, se dressaient les hautes vitrines verrouillées, ossuaires remplis de crânes alignés, de moulages, d'os...

Du fond de leurs classes, de leurs salles, de leurs laboratoires, assimilant des centaines de milliers d'années, assistant par procuration à la libération de la main, à la découverte du feu, des outils, du langage, aux grandes migrations, aux complexes métisages, aux sélections, aux maladies génétiques, aux brassages de gènes, l'apprenti anthropologue parcourt les mers en esprit, pénètre dans les grottes, descend le long de la paroi d'un site, observe la morphologie d'un groupe isolé, compare l'*Homo habilis* à l'*Homo erectus*. Dans les petites pièces universitaires, sous l'éclat mauve des néons, la fièvre demeure la même qu'aux siècles passés. Il y a émotion. Le théâtre du savoir stimule l'imaginaire. Et il faut de l'imagination en science, de la même manière qu'il faut de la rigueur en art.

Le maître déverrouillait les vitrines, plaçait sur la table centrale le cortège des crânes d'*Homo sapiens*, demandait qu'on les dessinât, exigeait un rapport écrit sur les dissemblances et les similitudes observées. Nos doigts glissaient sur la courbure de la calotte, des arcades zygomatiques, de la glabelle, sur la rondeur des malaires, du frontal, des pariétaux, sur le tranchant des orbites, des dents, sur le plat du sphénoïde. Aucun crâne ne se révélait identique. Une fois la nomenclature apprise, la variabilité constatée et le dessin achevé, nous attendions avec impatience le moment où le maître poserait sur la table d'étude les merveilles de la plus étrange vitrine, celle du gorille à la proéminente crête sagittale, celle du minuscule crâne de fœtus humain à la fragile fontanelle; celle aussi des moulages, où l'*Australopithèque* côtoyait l'Homme de Pékin et celui de Java; celle des os du bassin. Le bassin: comme un immense papillon malgache ossifié, dont le corps serait le sacrum, et la pointe antérieure de l'aile, l'épine iliaque antéro-supérieure.

Que reproche-t-on à l'université qu'on ne lui



reprochait déjà il y a dix ans? Une structure inefficace, des dirigeants sans échine ou trop rigides, enclins au favoritisme, jouets des alliances? Des fonds de recherche toujours rares? Des frais de scolarité élevés? Des postes fermés? Des chargés de cours débordés et peu rémunérés? Des étudiants blasés, ignorants, dépendants, exigeants? Des professeurs indifférents, dépassés, incompetents, mauvais pédagogues? Certes oui. Il suffit d'y mettre les pieds pour trouver justification au dégoût. Lui reproche-t-on, au surplus, de n'être pas un lieu dynamique de la pensée? Mais la pensée n'est pas savoir, n'est pas de son ressort (ne doit pas l'être? ou le devient par surcroît).

Parfois nous y tenions des séminaires. L'un de nous débitait alors nerveusement les résultats de sa recherche sur l'Oreopithecus, la thalassémie, les momies des tourbières ou quelque bizarrerie statistique des groupes sanguins d'un isolat du Pacifique pendant que, de derrière les fenêtres vitrées qui les séparaient de nous, les hominiens fixaient sur nos visages les creusets sombres de leurs impassibles orbites évidées.

Si l'intelligence humaine, la connaissance et le raisonnement tirent parfois profit du contact avec l'université, la pensée, quant à elle, n'est pas réductible à ce simple contact. Tant d'universitaires, tant de savoir, et si peu de pensée? Bien sûr! Et rien de plus normal... L'université, pas plus que toute autre institution, ne dispose des moyens nécessaires pour réparer les aberrations de l'Evolution.

Coincés entre les structures archaïques de son cerveau, qu'il partage avec les reptiles et les mammifères inférieurs, et les quelque dix milliards de neurones de son néocortex typiquement humain, l'Homme, que l'on qualifie d'animal «supérieur», souffre d'un déséquilibre qui le rend trop souvent — et, oserions-nous dire, fondamentalement — misérable. Son cerveau a évolué à un rythme effarant sur une courte période de cinq cent mille ans, développement sans équivalent dans l'histoire de l'Evolution, comme une excroissance anormale, une tumeur, telle la ramure démesurée de l'élan d'Irlande aujourd'hui disparu et qui fut un cas notoire d'orthogénèse nuisible. Il s'ensuit, chez l'Homme, une superposition de puissances atrophiées conservées depuis la nuit des temps et de facultés hypertrophiées d'origine récente, superposition sans coordination, sans lien, sans osmose. Il y a inadaptation, conflits internes, absence d'intégration entre raison, pensée, conscience, émotions, imaginaire et instinct. Le cortex humain aspire à la totalité, et l'Homme démantelé désespère de ces aspirations irréalisables.

Qu'attend-on de l'université? L'apprentissage d'un savoir qui permettra plus tard de trouver un emploi bien rémunéré? Mais l'époque ne se prête guère à l'abondance des ouvertures dans le monde du travail. L'approfondissement des connaissances dans un domaine qui nous passionne? Ce genre d'attente est souvent qualifié de «divertissement préparatoire au siècle des loisirs». L'avancement des sciences, quelles qu'elles soient? Rien de plus méprisé par les dispensateurs de fonds que toute recherche qui ne s'inscrit pas dans la sphère de la technologie ou de la

médecine. La possibilité de ne pas mourir idiot? Peut-être, bien que la probabilité demeure faible; à tout le moins mourrons-nous instruits.

Chromosomiquement, les humains du XX^e siècle sont identiques à ceux du pléistocène et contemporains du mammoth. Certaines lignées éteintes au cours du processus d'évolution menant à l'Homme auraient-elles donné de meilleurs résultats que cet assemblage complexe de molécules, adapté aux petits problèmes exigeant réflexion et inadapté à l'univers? Le cerveau de l'Homo sapiens est une machine que le savoir lubrifie, mais n'améliore pas d'une génération à l'autre, puisque ce savoir ne s'inscrit pas, même partiellement, dans les gènes. Il ne préside pas à la naissance des petits d'Hommes. Tout est toujours à recommencer pour chacun d'eux.

L'université, ce passé. Ce spectre de nos mémoires. Qu'elle ait été lieu d'un savoir dont il ne reste que de piètres traces, ou tremplin vers une pensée, vers une intime vision du monde, peu importe. Elle aura servi, sinon à jeter en nous les bases d'un questionnement infini et à stimuler notre imaginaire — seule véritable ligne de scission entre l'Homme et les autres espèces —, du moins à ouvrir quelques brèches dans la muraille de notre ignorance héréditaire. Qu'exiger d'autre de l'université qu'une fonction de déclencheur des vibrations de l'intelligence humaine, aussi douteuses ou vaines qu'elles puissent se révéler parfois?

«L'espèce humaine passera, écrivait Jean Rosstand, comme ont passé les Dinosaures et les Stégocéphales. (...) Il ne restera même pas de nous ce qui reste aujourd'hui de l'Homme de Néanderthal, dont quelques débris au moins ont trouvé un asile dans les musées de son successeur»¹. Le cabinet des crânes n'enseigne pas autre chose que, d'une part, la probable finitude de l'Homme en tant qu'espèce et, d'autre part, les ressources du hasard. Pour rêver l'origine, penser l'état de la petite planète, ébranler l'orgueil de l'Espèce et élaguer le cours de nos pensées par ce qu'il nous reste d'acuité de perception, d'instinct de recherche et d'imagination créatrice, encore faut-il acquérir

1. *Pensées d'un biologiste*, Paris, Stock, 1978, p. 104.

d'abord les connaissances déjà accumulées. Encore faut-il pénétrer dans les mystérieux cabinets, y prendre place, se pencher avec passion sur l'ossuaire étalé, et apprendre.

L'université, qu'on la fréquente encore ou qu'elle soit devenue souvenir, n'a pas d'autre rôle que celui de nous inciter à chercher, sans espoir de réponse, mais avec un certain respect pour le hasard. Au lieu de la réponse escomptée, l'éblouissement de l'inattendu. Au lieu des Indes, l'Amérique.

